

jours d'une des sœurs du comte, et celui-ci lui en avait gardé la plus vive reconnaissance.

Lorsque le bruit se fut répandu dans le bal que le docteur Wickson venait d'arriver, chacun voulut voir de près cet homme autrefois si célèbre. Ses cures merveilleuses avaient fait tant de bruit à Paris, que, même après dix ans, le souvenir n'en était pas encore effacé.

Les danses cessèrent, on se pressa sur son passage.

Il sourit légèrement et s'avança au milieu de cette foule brillante avec l'air hautain d'un triomphateur. Le comte lui présenta Edile à laquelle il fit un salut d'une courtoisie affectée; puis il se dirigea vers le salon où l'on jouait.

On avait dressé les tables de jeu dans une serre élégante qui s'ouvrait sur les salons et que le comte avait fait construire pour sa chère Edile.

Les joueurs étaient installés derrière des massifs de rhododendrons, de camélias et d'azalées. L'autre partie de la serre avait été réservée aux danseurs, et de temps en temps on voyait passer, à travers le feuillage inondé de lumière, un couple élégant qui venait chercher, au milieu de ce printemps factice, un peu de repos et de fraîcheur.

M. Wickson se mit à une table de jeu. En se penchant pour s'asseoir, il ne put retenir un léger cri de douleur.

—Vous souffrez, docteur ? lui demanda son partenaire, qui n'était autre que notre ancienne connaissance, le procureur du roi, M. de Ribeyrac.

—Mon Dieu ! oui, répondit l'Anglais en secouant la tête, j'ai de vives douleurs de reins. Ah ! monsieur, nous autres médecins, nous guérissons notre prochain ; mais, lorsqu'il s'agit de nous guérir nous-mêmes, nous sommes les derniers des ignorants !

Je vis les feuilles d'un massif de rhododendrons placé derrière le docteur frémir légèrement. Maximilien était à son poste.

Je rentrai au salon.

Mon ami, M. Robert Cornay, venait d'arriver. Il formait le centre d'un groupe de mamans qui paraissait fort animé. Quelques jeunes filles s'étaient mêlées à ce groupe et on entendait de tous côtés ces exclamations :

—Une histoire de brigands !... Oh ! c'est charmant !... Racontez-nous cela !

—Non, disait gaiement Robert en se défendant, cela troublerait votre repos au moins dix nuits de suite.

—Mais, monsieur, reprit une belle jeune fille aux cheveux blonds, puisque maman vous le demande !

—Oui ! oui ! monsieur, racontez, fit ma cousine en accourant... Ces demoiselles sont un peu fatiguées, ce sera un charmant intermède.

—Vos moindres désirs sont des ordres pour moi, madame, répondit Robert à la petite souveraine, et je commence mon récit sans plus tarder.

—Ah ! s'écria le cœur joyeux.

Et tous ces jolis yeux brillèrent de plaisir, tant les histoires de brigands ont de succès auprès des dames.

XV

—Mais au moins, mesdemoiselles, commença Robert, ne vous attendez pas à des brigands d'opéra-comique, avec des chapeaux pointus ornés de plumes, des bottes molles et des moustaches cirées. Mon homme — car la bande se composait d'un homme — n'avait pas, je vous le jure, la moindre poésie.

C'était un lourd personnage, très vulgaire, une sorte d'ours mal léché enveloppé d'une grande huppelande garnie de fourrures. Sa figure était cachée par un gros foulard et par une casquette rabattue sur ses yeux.

Judi dernier, je passais rue de l'Université ; il pouvait être dix heures du soir. J'entendais depuis quelque temps derrière moi un pas lourd et inégal, quand tout à coup je me sentis saisir le bras.

—Ne bougez pas, ne criez pas au secours, me dit-on rapidement à voix basse ; ce serait inutile ; d'ailleurs je ne veux pas vous faire de mal.

J'essayai de me dégager, mais la main puissante de l'inconnu serrait mon bras comme un étau.

—J'ai un petit service à vous demander ! continua l'étrange personnage. Je sais qui vous êtes, je sais que vous avez une grande fortune : vous ne me refuserez pas de me prêter cinq cents francs.

—Peste ! comme vous y allez ! répondis-je à mon brigand, que je prenais pour quelque échappé de Bicêtre ; croyez-vous que j'aie cette somme sur moi.

—Et cette montre de cinq cents francs que vous avez achetée

avant-hier au Palais Royal ; et cette épingle en diamants de mille francs que votre tante Ursule vous a donnée au jour de l'an ?

Je fus stupéfait.

—C'est quelque mauvais plaisant, me dis-je, qui s'amuse à mes dépens.

—Vous n'avez pas une minute à perdre ! reprit-il vivement. Je ne voulais que cinq cents francs d'abord. Mais, puisque vous vous montrez récalcitrant, il faut me donner la montre et l'épingle.

J'entendis le roulement d'une voiture qui s'approchait.

—Je ne vous donnerai pas un centime ! dis-je résolument, et si vous ne disparaîsez pas à l'instant même, j'appelle la police.

—Oh ! la police ! me répondit-il avec un gros rire, il a longtemps que je la connais, et avant qu'elle réponde à votre cri, je vous aurai couché sur le pavé. Vous voyez que je ne plaisante pas. Obéissez.

La voiture arrivait au grand trot. Mon voleur jeta derrière lui un regard inquiet. Il lâcha mon bras ; je vis luire la lame d'un poignard ; mais, avant qu'il eût eu le temps de le lever sur moi, je lui donnai dans la poitrine un coup d'épaule tellement violent, que le colosse alla rouler sur un tas de pavés qui bordait la chaussée. Il poussa un épouvantable juron. Je crois que je lui ai cassé les reins. A ce moment, la voiture passa en brûlant le pavé et fit une heureuse diversion qui me permit de m'éloigner à grands pas du lieu du combat.

Un joyeux éclat de rire suivit le récit de mon ami. On le félicita de toutes parts du courage et de la présence d'esprit qu'il avait montrés dans cette difficile circonstance.

Au milieu de ce concert de louanges retentit tout à coup la voix aigre et discordante d'une vieille fille couverte de bijoux sur laquelle ce récit avait paru faire une impression extraordinaire.

—C'est épouvantable ! cria-t-elle en portant un flacon de sels à son long nez. On assassine dans les rues de Paris !... rue de l'Université, monsieur, c'est là que je demeure !... O mon Dieu ! je n'oserai jamais sortir de chez moi !...

On parvint à calmer la vieille demoiselle qui paraissait être sur le point d'avoir une attaque de nerfs. Les danses reprurent leurs cours un instant interrompu et le bal recommença avec un nouvel entrain.

Je me dirigeai du côté de la serre. Sur le seuil du dernier salon, je rencontrai Maximilien Heller.

—Eh bien ? lui demandai-je.

—Il triche horriblement, me répondit-il à voix basse.

Puis il se hâta d'aller inviter madame de Bréant, afin qu'elle ne remarquât pas son absence d'une heure.

J'entrai dans la serre. J'aperçus autour d'une table de jeu trois ou quatre hommes debout, immobiles, les yeux ardemment fixés sur le tapis vert.

Je me joignis aux curieux. Au bout de dix minutes, l'Anglais allongea sa large main vers le tas d'or placé à sa gauche et le faisait glisser dans sa poche avec un flegme imperturbable. Son partenaire se leva. Il était d'une pâleur effrayante. Je l'entendis murmurer à l'oreille du docteur Wickson :

—J'aurai l'honneur de vous faire remettre le surplus demain avant midi, monsieur.

Les spectateurs s'entre-regardèrent stupéfaits. L'un d'eux me dit : —Voilà la cinquième partie qu'il perd. Ce diable de docteur a jusqu'à présent gagné contre tout le monde.

Cependant Wickson promenait sur les hommes qui l'entouraient ses petits yeux gris qui brillaient comme des escarboucles ; et d'une voix où perçait l'orgueil du triomphe :

—Allons, messieurs, dit-il, qui prend la place ? J'espère que vous ne me laisserez pas gagner ainsi pendant toute la soirée et qu'un de vous me demandera sa revanche !

Il y eut un moment d'hésitation dans ce groupe.

—Voyons ! répéta le docteur, qui s'assied en face de moi ?

—Moi ! fit une voix sourde.

Tous s'écartèrent et Maximilien Heller parut.

Il était très pâle, son front était contracté, ses yeux lançaient un feu sombre. Je retrouvais en lui, en ce moment, l'homme fiévreux et farouche tel qu'il m'était apparu le jour où j'avais fait sa connaissance.

L'élégant danseur avait fait place au vengeur de Louis Guérin.

L'Anglais fronça légèrement ses gros sourcils rouges et dissimula, derrière un gros sourire qu'il s'efforça de rendre aimable, la surprise et le dépit qu'il éprouvait.

—J'espère, monsieur, lui dit-il que vous serez assez heureux pour vaincre la mauvaise chance qui a jusqu'à présent poursuivi ces messieurs.

Maximilien garda le silence et lança à son adversaire un regard froid et perçant auquel celui-ci répondit par un clignement d'yeux où se lisait une certaine inquiétude.

Puis le philosophe prit les cartes entre ses mains effilées, les battit, les examina avec attention et les compta tranquillement une à une.